

Le Noël du père Lonfat, une nouvelle de Julie Meylan, parue dans la Feuille d'Avis de Bulle, du 24 décembre 1910

Le docteur est reparti en hochant la tête. A la femme qui l'interrogeait anxieusement, il a répondu :

- Pourquoi serait-il perdu ?... Il faut lutter. C'est un corps robuste. Il y a encore des ressources !

Mais le père Lonfat, assis dans son grand fauteuil en osier, ne croit plus à la guérison. A moins d'un miracle, il se sent perdu. Alors pourquoi s'illusionner encore ?... Appuyé contre ses oreillers, il respire avec effort et regarde vaguement à travers la petite fenêtre qui s'ouvre sur la vallée. C'est le soir. Déjà le soleil a disparu derrière les coupes neigeuses. Au village, on entend les hommes mener à l'abreuvoir les petites vaches brunes. Ils se hâtent plus que d'ordinaire, car c'est la veille de Noël et il faut avoir terminé le travail un peu tôt pour descendre à l'église à cause de la messe à minuit.

- Noël, pense le malade. Ce sera probablement le dernier pour moi ! Quelle différence avec l'an dernier, alors j'étais si fort ! Tandis qu'aujourd'hui !...

Comme si elle avait entendu le monologue intérieur de son mari, la femme qui vient de rentrer soupire :

- Ah ! mon pauvre homme, quelle épreuve ! Et penser que pour trois ou quatre misérables cerises te voilà cloué dans ce fauteuil !

- Que veux-tu, femme, répondit-il, nous ne sommes pas les maîtres. Celui qui fait mûrir les fruits a permis aussi le reste. Si la branche a cassé et si je suis tombé, ce n'est la faute de personne.

- Non, bien sûr ; mais quand je te vois si malade, cela me fend le cœur !

- Il ne faut pas, vois-tu, te désoler ainsi ni croire que j'irai mieux plus tard ; M. le Curé prétend que mon estomac a une blessure et que cela peut se raccommoder... Mais il ne sait pas.

Le docteur, je l'ai bien entendu, va ! a marmotté entre ses dents : côtes cassées, poumons déplacés, phtisie ! je suis perdu. Les premières fleurs du printemps croîtront sur ma tombe.

- Oh ! sanglote la femme ; pourquoi t'imaginer des choses aussi tristes ? Pourquoi mourir ? Tu es jeune ! Nous te soignerons si bien ! D'ailleurs, il y a encore les deux petits à élever ! Tu sais, Gustave n'a que 9 ans et Charles 8 ; puis Joseph n'écrit plus...

- Je sais, dit-il, et une rougeur plus vive colore ses pommettes amaigries.

Car Joseph, l'aîné de la famille, beau gars de 18 ans, est parti en place à Paris il y a tantôt vingt mois, et dès lors on n'a plus entendu parler de lui. Fils perdu qui récoltera le fruit de ses mauvaises actions, disent les mauvaises langues. Et c'est là le chagrin secret qui achève de consumer le pauvre Pierre Lonfat. Etre inquiet pour un de ses enfants, cela tue un père plus vite et mieux que de tomber d'un cerisier.

- Ah ! ce Joseph, s'il était ici ! soupire la mère, combien cela nous faciliterait toutes les choses ! Comment faudra-t-il songer aux travaux des labours et des semailles en avril ?

- Le printemps n'est pas encore venu, répond Pierre Lonfat. A chaque jour suffit sa peine. D'ailleurs il y a Dieu !

- On voit bien que tu ne guériras pas, gémit-elle. Tu es déjà à moitié dans le ciel !

Puis, après un silence, elle reprit à voix basse, pour elle seule :

- Ce sera bien la première fois que personne de chez nous n'assistera à la messe de minuit.

Mais les malades ont des oreilles fines ; il avait entendu et dit un peu vivement :

- Pourquoi n'iriez-vous pas ?

- Te laisser seul, c'est impossible.

- Pour quelle raison ? Personne ne viendra me chicaner. Avec un peu d'eau sur la table, à côté de moi, j'aurai tout ce qu'il faut. Tu iras, femme, n'est-ce pas ? Et tu prendras les petits !...

Elle ne résista pas ; c'eût été inutile. D'ailleurs un accès de toux secouait maintenant le pauvre Pierre et un mince filet de sang tachait le mouchoir en cotonnade jaune qu'il tenait sur la bouche.

- Douce Vierge, dit-elle, d'une voix altérée ; il y a encore du sang ! Il n'en faut pas pourtant ; le docteur l'a dit...

Le malade sourit tristement, et ce sourire semble répondre : « Le docteur serait-il le maître ? »

A ce moment des sons de cloches retentirent. C'était la prière du soir.

- L'angélus de Noël, femme ! murmura Pierre de sa voix cassée. Ouvre la fenêtre ; je veux l'entendre encore une fois.

Elle essaya d'objecter quelque chose : le froid, la nuit, l'humidité. Mais comme il s'agitait, elle obéit. Dans le grand calme de la nuit d'hiver, les sons montaient, distincts, du fond de la vallée. C'était un chant très pur que le clocher paroissial entonnait en l'honneur de l'Enfant. Puis, comme si les autres clochers eussent eu chacun une âme, on entendit bientôt sonner un peu partout. Toutes les petites chapelles éparpillées sur les flancs des montagnes mettaient en branle leurs carillons. En bas, tout au fond, le torrent qui n'était pas encore gelé, grondait sa note source. On aurait cru entendre le pédalier de quelque orgue gigantesque.

Le malade, les lèvres entr'ouvertes, écoutait. Il avait ôté son bonnet de coton bleu. Pendant ce temps, la femme, immobile, égrenait son chapelet.

- Tu ne pries pas ! lui demanda-t-elle.

Il la regarde, étonné.

- Je le fais constamment, dit-il, et ses yeux pleins de rêve intérieur s'élevèrent plus haut que la découpe sombre de la montagne prochaine, jusqu'à l'étoile

qui scintillait au dessous. *Gloria in excelsis* ! murmura-t-il. Puis il remit son bonnet.

Quand, à dix heures du soir, la mère Lonfat quitta son mari pour aller à la messe, elle n'était point très rassurée. Il y avait de quoi ; laisser tout seul dans un chalet de la montagne un malade à bout de forces, c'est évidemment une imprudence. Deux ou trois fois, avant de partir, elle avait ressenti une inquiétude étrange qui lui serrait la gorge.

- Pierre, disait-elle, laisse-moi rester. Ensemble nous lirons l'office.

A quoi, obstiné comme les montagnards savent l'être, il répondait :

- Non, non ! Je suis heureux ainsi. Il me faut penser à des choses... Allez ! et priez pour moi ; pour Joseph aussi, n'est-ce pas ? Je vais rester bien tranquille ici dans mon fauteuil. Vous m'y trouverez en rentrant.

La chambre était bien rustique, mais il y faisait chaud. La tiédeur de l'étable traversait la mince cloison en planches de mélèzes et un léger arôme de châtaignes flottait encore dans la pièce depuis le souper. De sa place dans l'embrasure, le malade pouvait distinguer tous les détails de son intérieur : les gravures pieuses suspendues au mur et le vieux broc en étain posé sur l'étagère.

Par l'ouverture de la croisée se découpait tout un pan du ciel. Le bleu profond de l'azur semblait plus foncé à cause des montagnes toutes blanches qui servaient de repoussoir. Une étoile, plus grande que les autres, illuminait le sommet, juste en face du chalet. La clarté douce de l'astre argenté arrivait jusqu'au malade. C'était comme une caresse très pure et bienfaisante qui adoucissait souffrances et regrets du passé pour ne laisser que la joie des certitudes éternelles.

Tout seul, dans le silence de l'heure, Lonfat regardait dehors les splendeurs de la nature endormie. Bientôt il se reposerait lui aussi dans le cimetière, près de l'église. Et cette pensée ne l'effrayait pas ; bien au contraire, Noël, n'est-ce pas le ciel ouvert ?... Pourquoi craindre la mort et ses mystères d'ombre ? Il n'y qu'un grand mystère : celui de l'amour divin.

- Comme ce sera beau, alors, murmure le malade. Et déjà à l'avance il goûte une plénitude de paix qu'il n'a encore jamais éprouvée. Maintenant toutes les révoltes sont passées. Il attend le signal suprême, prêt à répondre : « Me voici ».

Pour mieux retenir la vision merveilleuse, il a fermé les yeux ; un sourire flotte sur sa figure tirée et dans la chambre pauvre et solitaire, Lonfat écoute les voix intérieures qui lui disent des choses étranges et sublimes.

Combien de temps est-il resté ainsi ? Il n'en sait rien. Mesure-t-on l'éternité ? Et c'en était déjà une première minute.

Soudain le malade s'agite : il éprouve cette bizarre impression que l'on ressent si quelqu'un nous regarde. La chambre pourtant est vide, mais dehors, dans la découpure du ciel, une silhouette d'homme immobile devant la fenêtre cache l'étoile qui était si brillante tout à l'heure. La lumière de la lampe, trop faible pour laisser distinguer nettement les traits de l'inconnu, accentue néanmoins la tournure juvénile, les épaules bien découplées et la ligne noire que

trace la moustache naissante. Lonfat regarde. Il n'a pas peur. Pourquoi craindre ? S'attaque-t-on à un mourant ? D'ailleurs, il n'y aurait rien à voler dans la pauvre cabane.

Toujours debout, à la même place, l'homme ne bronche pas.

Il a peut-être faim, pense le malade et le plus fort qu'il peut, malgré sa voix éteinte et ses poumons en détresse, il crie :

- Qui que tu sois, étranger, tu peux venir ici. Il y a du pain dans l'armoire et à l'étable de la place pour dormir ! Entre au nom de l'Enfant de Noël !

Comme frappé au cœur, l'inconnu recule en chancelant, mais bientôt il se révisse et le loquet de la porte grince sous la pression d'une main vigoureuse.

- Père ! dit une voix tremblante ; c'est moi !... Joseph ! J'ai péché et oublié le devoir !... Me voici ! Pardon !...

Stupéfait, ému, ne sachant s'il rêve, le malade ouvre les bras et à l'instant le fils prodigue s'y jette en pleurant...

* * *

Le père Lonfat n'est pas mort ainsi que le prédisaient toutes les bonnes âmes du village. Il vaque très gaîment aujourd'hui à ses nombreuses occupations. Au médecin qui l'auscultait, surpris d'une guérison aussi inattendue, il a répondu :

- Voyez-vous, M. le docteur, le temps des miracles dure encore. Il y en a eu un pour moi ; pour Joseph aussi !

Et comme le praticien semblait ne pas comprendre, le pieux montagnard a ajouté :

- Oui, c'est le mystère de la grâce divine.

Puis, ôtant son bonnet comme lorsqu'il s'agenouille en passant devant la vieille croix du carrefour, il a dit encore en regardant à l'horizon les montagnes violettes :

- Ceux qui marchaient dans l'ombre de la mort ont vu une grande lumière... Oui ! M. le docteur, je l'ai vue !...

Julie Meylan